

Le prophète est celui dont la voix « crie dans le désert », pour inviter à « préparer le chemin du Seigneur », afin que « tout être vivant » voie enfin « le Salut de Dieu ». Le prophète est celui qui a vocation à s'effacer derrière Celui qu'il annonce, et qui pourtant met toute son âme dans cette annonce même. Il est donc celui qui se découvre, bien malgré lui, investi d'une mission qui le dépasse, à laquelle il consacrerait toute sa vie, et au regard de laquelle tout est néant, vide, vanité : témoigner de la proximité de Dieu. Son regard est tendu vers l'avenir, et il vit, aussi, dans une permanente anticipation de l'accomplissement de toute chose en Dieu. Il devine. Il entrevoit. Il pressent. Il est aussi pourvu de cette étrange capacité à lire les signes des temps, et à discerner, comme en filigrane du visible, Celui qui est le Créateur de tout ce qui est, qui fut et qui sera, Celui qui est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le Maître du temps et de l'Histoire – tout en étant radicalement étranger, en Son éternité, au cours du temps et aux aléas de l'Histoire. Le signe infaillible du regard prophétique est ainsi qu'il voit juste, et *bien*, qu'il discerne avec acribie et sûreté ce qui est essentiel, c'est-à-dire ce qui, dans l'impermanence des choses qui passent est pourtant *déjà* annonciateur de l'Eternel, des réalités qui ne passeront pas. Il sait voir ce que le commun des mortels ne voit pas, c'est-à-dire ce qui est en effet prometteur du point de vue de l'éternité – ce qui procède de Dieu et y retournera. Le « monde » n'est, aux yeux extralucides du prophète, qu'une espèce de parenthèse, encore ouverte, entre le commencement et la fin – une parenthèse qui ne tient donc tout son être essentiel que de ce commencement et de cette fin. De là la hauteur de vue du prophète, son mépris inné pour tout ce qui relève de l'anecdote et du détail. La « petite histoire », ou, mieux encore, *les* « petites histoires » ne l'intéressent pas – et Dieu sait si le monde, hélas, regorge de « petites histoires », et de *petits* hommes pour les fabriquer et les colporter. Là réside bien toute la difficulté de sa « mission » de prophète, d'ailleurs : s'efforcer de témoigner de ce qu'il voit et de ce qu'il pressent auprès de ceux qui n'ont d'yeux que pour les détails et qui ne pressentent jamais rien, dépourvus qu'ils sont de toute espèce d'intuition métaphysique ; s'efforcer d'alerter sur l'essentiel, lorsque la plupart des hommes ne semblent devoir se passionner que pour l'écume des jours ; s'efforcer d'être le héraut d'un Dieu qu'on ne voit pas, tout en étant à peu près certain que ses pauvres paroles « prophétiques » sont condamnées à tomber dans des oreilles sourdes. Comment entendre la Parole de Dieu, incarnée dans le Verbe fait chair, lorsque l'on passe le plus clair de son temps à le perdre dans des appétits dérisoires ou des querelles minuscules, jusques et y compris dans les communautés dites « religieuses » ? Comment apercevoir, deviner les réalités d'en-haut, ou même simplement désirer les apercevoir et les deviner, lorsqu'on demeure fasciné par les éphémères spectacles de ce monde, ou par le seul théâtre des ambitions humaines, trop humaines ? Certes, tel est le prophète : quand bien même se mettrait-il soudain à crier, qu'il ne crierait jamais que dans un désert. Les choses du Ciel, les « réalités qui ne passent pas », sont difficilement accessibles. Elles se donnent, de manière d'ailleurs fort mystérieuse, à qui elles veulent. Et ils sont trop peu nombreux, ceux à qui elles se donnent ! Tellement peu nombreux que, lorsqu'il s'en présente un, on le considère (au mieux) comme un fou, un être excentrique dont il ne conviendra même pas de se méfier, mais à qui l'on réservera la plus glaciale, la plus imperturbable, la plus indéfectible indifférence.

On ne commencera à l'écouter que lorsque les affaires de ce monde, justement, pour telle ou telle raison commenceront à mal tourner. Rien de tel qu'une bonne guerre, pour remplir les églises. Rien de tel qu'une crise existentielle un peu sérieuse, pour commencer à déciller les yeux des aveugles et à déboucher les oreilles des sourds. C'est ainsi. Nous sommes ainsi faits, nous-autres pauvres hommes qui ne sommes pas du petit nombre des prophètes : il nous faut souvent passer par l'expérience négative du monde et de ses tribulations pour commencer à tourner vraiment notre regard vers Celui qui a vaincu le monde, et qui a « parlé par les prophètes » ; il nous faut faire l'expérience vécue d'une « nature » qui n'est pas si « bien faite » que cela, pour commencer à nous interroger sur la

« grâce », dont parle l'Eglise et ses prophètes, cette « grâce » qui vient sauver cette nature même en l'accomplissant, en la portant à sa perfection selon la volonté originelle de Dieu. Nos cœurs endurcis par le souci du monde, anesthésié par ses éphémères satisfactions, endormis par la « langue de buis » des professionnels du culte – nos cœurs, donc, commenceront à se sentir un peu concernés par les paroles prophétiques lorsqu'une douleur imprévue les secouera, ou lorsqu'une angoisse diffuse devant la mort ou la vanité des choses de ce monde commencera de les enserrer de sa poigne glacée. Même ceux que Bernanos appelait les « athées du cloître », ou que notre évêque désigna lorsqu'il est venu nous rencontrer sous le terme de catholiques « sociologiques », sont, tôt ou tard, concernés au moins par la possibilité de ce réveil. Pardon pour ces mots peut-être un peu durs à entendre (en tout cas pour ceux qui ne dorment pas d'un sommeil profond), mais il faut, pour entendre effectivement les prophètes, c'est-à-dire pour vivre effectivement dans l'attente de Celui qui doit venir, c'est-à-dire encore pour *veiller* – il faut, donc, être d'abord réveillé. Et ce n'est pas la moindre de mes interrogations de prêtre, de « fonctionnaire du culte », que celle qui, je vous l'avoue bien simplement, me traverse parfois l'esprit, et qui est de savoir comment diable il se fait que l'homme en général et le catholique sociologique en particulier semblent trop souvent hermétiques à la parole des prophètes – au point qu'il leur faille passer par de telles expériences négatives et douloureuses pour sortir enfin de leur sommeil, et, sortant de leur sommeil, devenir *eux aussi* « prophétiques ». Il me semble que la seule question, de ce point de vue, qu'il nous faut nous poser, tout particulièrement en ce temps de l'Avent, la seule question qu'il nous faut nous poser *en conscience*, et qui devrait même inquiéter notre conscience, est bien celle-ci : est-ce que nous « veillons », est-ce que nous guettons, comme un veilleur guette l'aurore, Celui dont nous nous réclamons des lèvres et à qui nous prétendons rendre un culte ? Est-ce que nous attendons encore quoi que ce soit de la vie, ce don de Dieu, et, *a fortiori*, de la vie *en Dieu* en quoi consiste après tout notre « religiosité » ? Est-ce que nous attendons encore quoi que ce soit de Dieu, pour nous-mêmes et, surtout, pour en devenir les témoins ? Car l'Eglise, prophétique par essence, l'Eglise que nous constituons collectivement, n'a d'autre raison d'être que celle-là : éveiller, ou réveiller les consciences – surtout peut-être en ces temps qui sont les nôtres, temps marqués, après des décennies de catholicisme sociologique, et avec lui de démonétisation des mots les plus « religieux », par une insensibilité toujours plus profonde à l'égard des réalités invisibles que j'évoquais tout à l'heure. Et si, comme d'aucuns le prétendent, l'indifférence dont nous sommes l'objet, et avec nous, surtout, notre Dieu, n'était que le résultat logique de *notre* sommeil, de *notre* affadissement, de *notre* sclérose – de *nos* querelles minuscules, de *nos* ambitions trop humaines que j'évoquais également tout à l'heure ? « Là où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie », disait Saint François de Sales... Sans doute. Mais enfin : que cette « hommerie », du moins, que ce que j'appellerais volontiers la *part du diable*, soit réduite à son plus strict minimum. Elle l'est déjà, je ne l'ignore pas et je m'en réjouis avec vous ; mais le travail en ce sens, travail de vraie « purification », est sans cesse à recommencer (et je parle aussi pour moi-même, cela va sans dire).

Bref : mettons à profit ce temps de l'Avent pour aiguiser notre sens de l'éveil – et grâce à lui pour discerner, toujours davantage et toujours plus finement, ce qui est essentiel ou ce qui est indigne du beau nom de chrétien, ce qui est détail ou ce qui importe par-dessus tout, ce qui relève de la Charité véritable ou ce qui constitue un remède contre l'amour (de Dieu). Ce temps nous est donné. Nous sommes encore dans la « parenthèse » que je mentionnais aussi tout à l'heure – mais une parenthèse, n'en doutons pas car telle est notre foi, qui, un jour, *se refermera*.